



HAL
open science

Défendre le travail artisanal avec William Morris à l'heure des ersatz

Jean Autard

► **To cite this version:**

Jean Autard. Défendre le travail artisanal avec William Morris à l'heure des ersatz : Remarques technocritiques et leçons des fondateurs de la fantasy à l'heure où s'annonce la mécanisation de la littérature jeunesse. *NVL la revue*, 2024, # Futur 1, 240, pp.37-42. hal-04628383

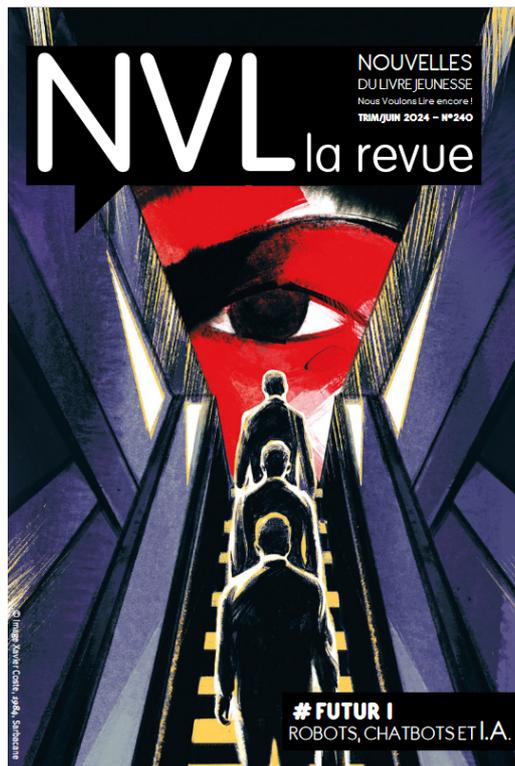
HAL Id: hal-04628383

<https://hal.science/hal-04628383>

Submitted on 28 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Défendre le travail artisanal avec William Morris à l'heure des ersatz

Remarques technocritiques et leçons des fondateurs de la *fantasy* à l'heure où s'annonce la mécanisation de la littérature jeunesse.

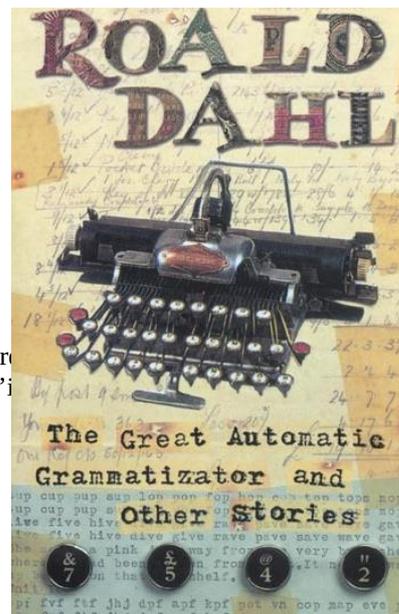
Jean Autard (Université de Pau et des Pays de l'Adour – EHESS, Laboratoire CeRCLeS)

Depuis deux siècles, les promoteurs de la technologie annoncent qu'elle permettra de délivrer les hommes des temps futurs des travaux manuels et répétitifs pour leur permettre de se consacrer aux tâches dignes de leur haute humanité : intellectuelles, artistiques, épanouissantes. Dans leur avenir, nous y sommes. Il apparaît finalement que ces tâches créatives ont été – tant pis pour l'orgueil humain – plus faciles à automatiser que prévu, et qu'à l'inverse le robot domestique à plier le linge ou à refaire le lit se fasse encore attendre. Les dessinateurs, illustrateurs, peintres, sont en passe de se faire submerger par l'IA. Bientôt, dessiner à la main sera devenu une activité tout aussi désuète et pittoresque que le labour à cheval ou la correspondance épistolaire manuscrite¹. Comme tout le monde ne peut pas devenir programmeur (eux-mêmes sont, semble-t-il, menacés par l'IA générative qui, naturellement, écrit en Python mieux encore que dans la langue de Shakespeare), les emplois épanouissants que nous offre ce nouveau monde débarrassé du dur labeur de l'illustration sont alors livreur à vélo, chauffeur à temps partiel ou agent de sécurité.

Dans « La grande grammatisatrice automatique » (1953)² Roald Dahl présentait sous la forme d'une amusante nouvelle la

¹ Ceux qui se rassurent en pensant tout ceci excessif, que nous en sommes encore, pensaient que la grande distribution ne mettrait pas fin au petit commerce ; qu'il y avait encore des petites villes.

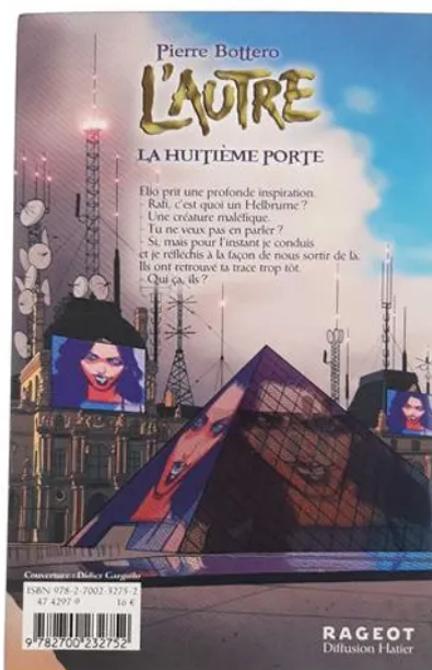
² Dahl, Roald, *Bizarre ! Bizarre !*, Paris, Gallimard, 1973



confession désespérée du dernier auteur à écrire encore ses livres lui-même. Face à la concurrence déloyale d'une machine à écrire automatique inventée par un informaticien écrivain raté, la grammatisatrice (au nom combien plus poétique que les contemporains ChatGPT), les autres écrivains ont tous finis, acculés de gré ou de force, par signer des contrats avec la société d'écriture, et se contentent d'un rôle de façade de prête-nom. Incapable de lutter contre la fine adéquation de la machine au goûts du public, le dernier écrivain indépendant achève ainsi son texte par un appel à l'aide désespéré : il risque de mourir de faim écrasés par ses concurrents factices, marquant la fin de la littérature humaine. Avec le succès récent des logiciels générateurs de textes et d'images, omniprésents dans les devoirs des étudiants (je peux en témoigner) et qui, comme ce numéro l'évoque, prennent aujourd'hui timidement pieds dans le monde de la littérature jeunesse, il est de plus en plus à craindre que cette nouvelle ne prenne des résonances prophétiques.

Plus, sans-doute, que d'autres genre littéraires, la littérature jeunesse a depuis lors largement contribué à faire ressortir et alerter sur les dangers du monde technologique, depuis le message pacifiste, critique de l'industrie et proto-écologiste de *Tistou les pouces verts* de Maurice Druon (1957), jusqu'aux plus récent *Tobie Lolness* (2006) de Timothée de Fombelle dont j'ai eu l'occasion de détailler le message de renonciation à la technologie dans un précédent article³. Citons encore la dénonciation par Pierre Bottero du pouvoir des images et des écrans dans un univers de fantasy de proche anticipation dans *L'Autre, Tome 3, La Huitième Porte* (2007) où les présentatrices-idoles qui manipulent et galvanisent les foules via des écrans individuels et collectifs omniprésents ne sont en fait que des simulacres générés par de maléfiques créatures non-humaines – ce qui est d'autant plus actuel à l'heure où l'IA générative dont il est ici question permet de générer des photographies ou vidéo factices mettant en scène des humains. *Scarlett et Novak* d'Antonio Damasio (2021) met en avant un autre thème (déjà exploré en son temps par Isaac Asimov) : la façon dont l'intelligence artificielle atrophie les capacités humaines et appauvrit notre rapport au monde. Privé de son *brightphone* (*smartphone* doté d'une personnalité – féminine) qui lui sert à s'orienter et le bombarde d'informations, l'homme augmenté se trouve diminué mais peut redécouvrir un rapport poétique au monde.

Peut-être avons nous alors des choses à apprendre de William Morris, souvent considéré comme le père de la *fantasy*, devenu depuis lors un des genres rois de la littérature jeunesse. Ses œuvres, encore méconnue en France (on peut noter à ce titre la traduction tardive de *La Source du bout du monde* aux éditions La Forge de Vulcain (2016 [1896]) et à la préciosité un peu vieillie ont largement inspiré C. S. Lewis ou J. R. R. Tolkien, dont les œuvres témoignent, elles-aussi d'une défiance contre la laideur et l'aliénation du monde industriel (*Narnia* commence par une description piteuse des banlieues industrielles anglaises contrastées avec les merveilles des mondes imaginaires, tandis que dans *Le Seigneur des anneaux* tout ce qui est industrie – les forges de l'Isengard, les rougeoiement de flamme et les matricules des orques du Mordor – se rattache aux forces du mal).



à

3 Autard, Jean, « Rendre sensible la dimension sociale et systémique de la crise écologique », *NVL La revue*, n°237, 2023, pp. 5-13



« Vision of the Holy Grail » (1890) par William Morris

Morris opposait ainsi les mérites de l'artisanat, de la belle œuvre, du travail bien fait, à la laideur industrielle et à l'abrutissement du travail en usine. En plus d'être l'inspirateur de la fantasy et de prendre part au courant de peinture pré-Raphaélite qui sera une influence durable pour l'illustration, il fut ainsi le promoteur du mouvement Arts and Crafts de renaissance des arts décoratifs et un pionnier de la préservation du patrimoine.

Loin d'être un esthète élitiste ou réactionnaire⁴ attaché à la défense du patrimoine, de la nature et des traditions, Morris était un socialiste révolutionnaire, engagé dans un mouvement ouvrier britannique encore imprégné du souvenir du luddisme et des valeurs artisanales du travail bien fait, du tour de main, de la fierté du bon ouvrier qui ne résumait pas encore ses revendications au chiffre en bas de la fiche de paie.

C'est à lui, il me semble, que doit être pris le nom que l'on peut appliquer aux nouvelles production de l'IA : dans son essai *l'Âge de l'ersatz*⁵, Morris dénonce la prolifération des falsifications industrielles qui se présentent comme équivalentes des produits antérieurs. Aliments frelatés, camelote décorative, voilà ce que proposent les usines en lieu et place de l'honnête travail de l'artisan. C'est donc là ce que nous avons désormais : des ersatz de livres ou de dessins.

Certains objectent que l'IA serait un outil fabuleux pour les créateurs authentiques et leur permettrait de se concentrer sur le cœur de la créativité en évitant les tâches fastidieuses et chronophages de mise en forme et d'exécution. Ils se rassurent en montrant que l'instruction humaine, l'impulsion initiale, le concept, sont encore nécessaire et permettent de faire la différence. Mais qu'est ce que l'idée séparée de l'exécution ? « femme qui souris mystérieusement dans un décor brumeux » ? Est-ce dans une telle phrase que réside l'essence du génie de Léonard de Vinci, le reste n'étant que banale mise en œuvre ?

Notons au passage qu'avec d'un côté des robots à écrire, et de l'autre des robots à dessiner à partir d'histoires ou de consignes, le pas à franchir pour qu'une machine puisse du même mouvement analyser les dernières tendance du marché et thèmes à la mode, générer des séries d'histoires correspondantes et en usiner les illustrations ne semble plus si long à franchir. Le cauchemar de Roald Dalh ne serait alors plus si lointain.

La question n'est en fait pas celle de la qualité des œuvres (qui pourront sans doute être, on n'en doute pas, excellentes) mais plutôt sur le type de monde dont nous voulons, et, puisque c'est avant tout d'eux dont il est question, que nous voulons présenter à nos enfants.

4 Malgré son opposition au nazisme et à la colonisation, J.R.R. Tolkien, un des auteurs emblématiques de la fantasy, connaît aujourd'hui des récupérations par l'extrême droite, notamment italienne. Voir Jeanticou, Romain, « Les Hobbits de Tolkien, nouvelle mascotte de Giorgia Méloni », entretien avec Stéphanie Dechézelles, *Télérama*, 10 février 2024.

5 Morris, William, *L'Âge de l'ersatz et autres textes contre la civilisation industrielle*, Paris, L'Encyclopédie des nuisances, 1996 [1894]

Que dira-t-on à l'enfant qui, après avoir gribouillé au feutre durant ses jeunes années, se passionne pour le croquis, découvre la couleur grâce à une boîte d'aquarelle reçue à Noël, passe de longues heures à esquisser un paysage ou à recopier les pages de ses dessinateurs préférés – je fus un de ces enfants - ? Qu'il perd son temps et ferait mieux d'apprendre des choses plus utiles et plus profitables, par exemple, prendre des cours d'informatique ? Lui donnera-t-on telle tablette équipée d'un logiciel adéquat qui lui permettrait de gagner du temps en produisant des images parfaites à l'aide de simples indications : « dessine moi un mouton » ? Je suis convaincu que l'enfant, qui n'aura pas assez de toute sa vie pour explorer les subtilités du dessin, se laisserait en quelques jours d'un tel gadget. Que lui dira-t-on lorsqu'il passe de longues heures à recopier ou à imiter les œuvres de ses dessinateurs préférés ? Qu'il s'agit de machines ? Que fera-t-on alors de l'identification et du contact humain, par exemple au cours des événements, rencontres, salons du livre où on peut voir un professionnel esquisser un croquis en quelques traits à une vitesse fabuleuse ? J'ai ainsi longtemps eu dans ma chambre un dessin délicat de Philippe Coudray, auteur de *L'Ours Barnabé* dont je lui avais montré quelques imitations balbutiantes de mon cru.

D'autres opposent que l'IA ne pourrait remplacer que les tâches médiocres et répétitives, et que son succès même est le signe de la médiocrité de beaucoup d'illustrateurs (ou, dans les termes actuels, de producteurs de contenus) et que les vrais talents n'ont pas à s'en faire, qu'ils resteront précieux. Au fond, l'IA ferait le tri entre vulgaires imitateurs sans talents et grands auteurs et artistes. Certes, mais pour que des grands artistes émergent, il faut tout un terreau, des années d'apprentissage. Même un maître comme Hergé a ainsi dû passer par les illustrations de publicité, frises décoratives, cartons didactiques, souvent de peu d'intérêt mais qui faisaient bouillir la marmite tout en lui permettant de mûrir son trait avant de devenir le génie du dessin maniaque qui passait plusieurs années sur un album. Quel dessinateur est sorti tout armé de la cuisse de Jupiter ? Un tel argument émane d'ailleurs des relents de Darwinisme social : seuls les génies capables de transcender ce que peut faire l'IA mériteraient de tenir la plume ou le crayon ? Les autres méritant au mieux de sombrer dans la précarité ? Ne préférerait-on pas un monde où un nombre le plus grand possible de personnes, même sans qualité, pourrait s'adonner aux activités enrichissantes de l'art ?

Au fond, au-delà du buzz, que propose de nous apporter l'IA ? Économiser sur les prix du livre jeunesse la rémunération des dessinateurs - un ou deux euros dans le meilleur des cas - et permettre aux parents d'offrir plus de livres à leurs bambins ? L'argument est spécieux. Une abondance plus grande de choix dans un marché déjà largement saturé ? À quoi bon ? La simple déqualification d'un métier et des profits en plus pour des éditeurs ? Sans doute.

La question que nous posent aujourd'hui l'IA n'est pas de savoir quelle est la qualité de ses œuvres (d'autant plus que rien n'exclut que les défauts actuels puissent être corrigés d'ici quelques années), ni même de savoir comment sauver le travail des éditeurs par tel ou tel label « travail humain », pixel invisible piège-IA ou législation anti-plagiat⁶ sur la propriété intellectuelle. Elle est beaucoup plus large et concerne tout notre modèle de société : jusqu'où accepterons-nous de nous laisser déposséder, dans ce domaine comme dans les autres ? La disparition de tout travail authentique remplacé par des bullshit-jobs⁷ permettra-t-elle de nous convaincre qu'il est temps de renoncer aux rêves de délivrance technologique⁸ et de reprendre en main nos destinées, comme l'espérait déjà Morris ?

6 Quoique improprement qualifiées du noble terme d'intelligence, lesdits algorithmes en réseau d'apprentissage ne constituent, au fond, rien d'autre que d'efficaces machines à plagier.

7 Graeber, David, *Bulshitt Jobs*, Paris, Les liens qui libèrent, 2018

8 Voir BERLAN, Aurélien, *Terre et Liberté, La quête d'autonomie contre le fantasme de la délivrance*, Saint-Michel de Vax, La Lenteur, 2021